

Que révèle la popularité de Donald Trump sur la société américaine ?

Gabriel Nadeau-Dubois and Andréanne Bissonnette

Number 785, July–August 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82582ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nadeau-Dubois, G. & Bissonnette, A. (2016). Que révèle la popularité de Donald Trump sur la société américaine ? *Relations*, (785), 12–13.

Après une campagne à l'investiture républicaine marquée par le style démagogique, autoritaire et xénophobe de Donald Trump, ce dernier s'est finalement imposé sur ses rivaux comme candidat aux élections présidentielles de novembre prochain aux États-Unis. La popularité soudaine du controversé milliardaire a surpris plus d'un observateur, mais que révèle-t-elle sur la société américaine ? Nos auteurs invités en débattent.

L'ascension de Donald Trump révèle la faillite morale de l'élite progressiste américaine.

Gabriel Nadeau-Dubois

L'auteur est chroniqueur politique à Radio-Canada Première, essayiste et ex-porte-parole de la CLASSE

Au moment d'écrire ces lignes, Dana Milbank, l'un des *columnists* les plus en vue du *Washington Post*, vient d'annoncer qu'il mangera une page de son journal. C'est qu'en octobre dernier, il publiait un article intitulé « Trump va perdre, ou je mangerai cette chronique ». Sept mois plus tard, le voilà qui demande à ses lecteurs des suggestions de recettes afin de rendre la collation plus digeste : Donald Trump sera en effet le candidat républicain aux élections présidentielles de novembre 2016.

Les pitreries de Milbank illustrent bien l'irresponsabilité de la classe politico-médiatique américaine face à la montée de l'autoritarisme aux États-Unis. Depuis l'annonce de la candidature de Trump, journalistes et analystes superstars en ont fait leur sujet de prédilection, commentant chacune de ses éruptions de vulgarité, décortiquant chacune de ses promesses délirantes. Aujourd'hui, les Anderson Cooper et Wolf Blitzer de ce monde réalisent que celui qu'ils considéraient comme une amusante bête de foire pourrait bel et bien devenir président. Ils s'offusquent : comment est-ce possible ? Occupés à analyser moqueusement la candidature de Trump, ils n'ont pas vu que c'est tout le système politico-médiatique américain qui est devenu une vaste blague. L'égo-centrique millionnaire, rompu aux mécanismes du *show-business*, lui, l'a compris. Tel un maître d'échecs, il a toujours maintenu un coup d'avance sur ses adversaires.

La mort de l'élite progressiste

On a beaucoup parlé des partisans de Donald Trump (blancs, pauvres, peu éduqués), mais on est passé rapidement sur les conditions idéologiques qui ont permis son ascension. Si ces déshérités se tournent vers le populisme obscène et tapageur de Trump, c'est parce que depuis 30 ans, tous ceux qui auraient dû parler en leur nom et tenir tête aux puissants se sont abandonnés à l'opportunisme et au confort. C'est ce que voulait dire le journaliste Chris Hedges lorsqu'il professait en 2010 « la mort de l'élite progressiste » : les journalistes, autrefois porte-paroles des plus faibles et chiens de garde de la démocratie, ont succombé aux charmes de l'information-spectacle et abandonné leur esprit critique au nom de la sacro-sainte neutralité ; universitaires et intellectuels ont déserté la place publique, se repliant sur leurs campus ou se cantonnant dans un rôle d'expert dépolitisé et méprisant ; les grands syndicats, attaqués de toutes parts, se sont emmurés dans un corporatisme paralysant, abandonnant à leur sort des millions de travailleurs précaires.

Pendant ce temps, le Parti démocrate s'est détourné de ses ancrages dans le mouvement ouvrier pour devenir le véhicule politique des entrepreneurs branchés de la *Silicon Valley*. Il a, au moins depuis l'ère Bill Clinton, embrassé un néolibéralisme tout aussi guerrier et impérialiste que celui des Républicains, en le bigarrant de revendications identitaires afin de s'assurer de l'appui inconditionnel des élites afro-américaines. Obama aura été l'icône par excellence de ce progressisme qui n'inquiète personne, surtout pas les grands lobbys (pharmaceutique, militaire, financier) qui contrôlent l'ordre du jour politique américain. Bref, chacun à sa manière, une grande partie de ceux qui ont déjà été les défenseurs du bien commun et de la justice sociale ont mordu à l'appât du gain. Démissionnant de leur fonction morale, ils ont créé un vide politique que l'autoritarisme d'extrême-droite s'est

empressé de remplir. C'est sur les ruines de cette élite complaisante que Donald Trump s'est construit une carrière politique.

Ça ne pouvait durer qu'un temps

Aujourd'hui, médias et acteurs politiques, de gauche comme de droite, démocrates comme républicains, voient leur monde s'effondrer. Ils comprennent peu à peu qu'en alimentant pendant des années la délirante spirale de la politique-spectacle, qu'en acceptant que l'élection présidentielle devienne un vaste cirque économico-médiatique, ils ont pavé la voie à un homme comme Donald Trump. On l'a souvent dit : neuf fois sur dix dans l'histoire américaine, c'est le candidat ayant récolté le plus de financement qui l'emporte et, généralement, c'est aussi celui-là qui reçoit le plus de couverture médiatique. Mais cette alliance implicite des grands donateurs, des grands médias et de l'*establishment* politique américains ne pouvait durer qu'un temps. L'explosion des inégalités sociales et l'endémique corruption des mœurs politiques ont généré une grogne dont le Tea Party n'a été que le balbutiement et dont Trump est l'aboutissement.

Cette fois, l'emportement collectif de la classe moyenne blanche pourrait amener un dangereux virage autoritaire à la Maison-Blanche. Il ne faudrait pas faire la même erreur deux fois en minimisant les chances de l'emporter de Donald Trump. En novembre, il fera face à un adversaire non seulement impopulaire dans son propre camp, mais aussi détestée par une partie importante du reste de la population. C'est dans une arène politique et sociale dévastée que s'affronteront les deux champions. Quel que soit le résultat, une chose est sûre : les cotes d'écoute seront au rendez-vous. *The show must go on.* ©

QUE RÉVÈLE LA POPULARITÉ DE DONALD TRUMP SUR LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE ?

Le discours virulent de Donald Trump sur l'immigration est loin de faire l'unanimité.

Andréanne Bissonnette

L'auteure est chercheuse en résidence à la Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques de l'UQAM

Le discours de Donald Trump est virulent et controversé à plusieurs égards. Une de ses cibles préférées est la question de l'immigration, en particulier l'immigration non documentée, souvent dite « illégale ». De sa proposition de construire un mur à la frontière américano-mexicaine à sa volonté d'empêcher temporairement l'entrée de tout musulman en sol américain, Trump dépeint l'immigrant comme étant la source des problèmes des Américains. Ses propositions extrémistes se présentent alors comme des solutions à ces « problèmes » afin de redonner aux États-Unis leur lustre soi-disant perdu, comme le stipule son slogan de campagne « *Make America Great Again* ».

Les clientèles électorales de Trump

À travers ses positions xénophobes, Donald Trump s'adresse d'abord à une clientèle électorale bien précise : les « *immigration voters* », soit les électeurs qui placent la question de l'immigration au centre de leurs préoccupations. La rhétorique de Trump sur l'immigration, de façon générale, et sur l'immigration non documentée en provenance du Mexique plus particulièrement, exacerbe un impératif sécuritaire qui existe depuis plus de deux décennies face aux Latino-Américains. Le durcissement du discours sur l'immigration au cours de cette période a mobilisé au fil des ans des concepts qui ont alimenté un sentiment de peur au sein de la population américaine envers les migrants non documentés. En prônant une fermeture de la frontière et la déportation

de près de 11 millions de migrants, Trump vient donc canaliser les préoccupations d'une part de la base républicaine qui ne se retrouve plus dans les positions de l'*establishment* d'un parti qui demeure entre autres conscient du poids économique de la main-d'œuvre d'origine mexicaine et soucieux de plaire à un électorat latino-américain plus conservateur sur certaines questions morales.

Plus encore, le discours du candidat républicain électrise également ce que l'on appelle les « *scared voters* » (les électeurs « apeurés ») en mobilisant l'amalgame entre immigration et terrorisme déjà à l'œuvre dans les discours publics sur la « guerre au terrorisme » et l'immigration musulmane. En proposant des réponses sécuritaires à un problème humain, le milliardaire cultive la perception que la fermeture des frontières améliorera nécessairement la sécurité de la population. À travers son discours, Trump amalgame aussi immigration et perte d'emplois, touchant alors un sujet qui est source d'insécurité pour de nombreux Américains, notamment dans les États formant la *Rust Belt*, l'ancien cœur de l'Amérique industrielle aujourd'hui gravement affecté par les délocalisations et le chômage. Dans ces États du nord-est où les effets de la crise économique de 2008 perdurent, le sentiment que les immigrants « volent » les emplois des Américains est palpable. En affirmant qu'il s'assurera de donner des emplois en priorité aux Américains, Trump rallie des électeurs désillusionnés par une économie qui les défavorise. Sa rhétorique controversée sur la question de l'immigration vient ainsi réveiller chez certains une xénophobie dormante, alors que chez d'autres, elle alimente une xénophobie assumée. Mais Donald Trump n'est pas à l'origine de cette volonté d'ériger davantage de barrières physiques et légales à l'immigration ; il profite d'une grogne déjà présente dans une partie de la population et la pousse un cran plus loin en matière de fermeture à l'autre.

Un discours qui polarise

Bien qu'électrisant pour une partie de l'électorat, le discours de Trump sur l'immigration ne peut être transposé à l'ensemble de la population américaine : la position dominante est beaucoup plus nuancée. Les récents sondages du Pew Research Center montrent en effet une polarisation de la société américaine sur ces enjeux, avec 78% des démocrates qui considèrent les immigrants comme une force pour les États-Unis, alors que seulement 35% des républicains défendent cette vision. Cette virulence des propos de Donald Trump alimente des confrontations qui, comme ce fut le cas en Californie, État à forte population hispanique, deviennent parfois violentes.

Malgré cela, au sein même du Parti républicain, on observe également des dissensions face au discours de Trump. À plusieurs reprises, dans le cadre de sondages à la sortie des bureaux de vote durant les primaires, les électeurs républicains se sont majoritairement dits en opposition avec la politique du « *deport-them-all* » (« déportez-les tous ») proposée par Trump¹. La surmédiation des propos controversés du candidat à l'investiture républicaine et la popularité de ses rassemblements renvoient l'image d'un discours dominant, d'un soutien global envers sa rhétorique xénophobe. Toutefois, sa position face à l'immigration ne peut être considérée comme représentative de l'opinion de la population américaine. Certes, la montée d'une telle candidature peut être vue comme problématique, voire inquiétante, mais il faut éviter de généraliser l'attrait manifeste des positions de Trump en matière d'immigration à l'ensemble de la population américaine. ©

1. Voir CNN Politics, « *Republican Exit Polls* » : <cnn.com/election/primaries/polls>.